

Gazette de l'IUT

Année 1, n°2

Décembre 2008.

Ca bouge... on dirait

Depuis le dernier numéro, la situation a considérablement évolué. Les IUT se mobilisent d'AG en AG, de manifestation en manifestation et, çà et là, en province, la grève pointe ! A ce jour, rien de semble joué encore : le ministère fait mine de s'étonner de nos inquiétudes; et nous renvoie toujours vers nos interlocuteurs privilégiés !

Le combat est difficile d'autant qu'il se double de la grogne légitime des enseignants-chercheurs jugeant inacceptable la remise en



St Nicolas ! Non ce n'est pas celui que vous croyez !

question de leur statut par la modification du décret de 84 !

Depuis jeudi les étudiants sont en grève ! Et progressivement, les medias commencent à relayer le mouvement !

Mais en même temps, mois très riche décidément, un I.U.T. vivant où un Café des Arts succède à un Forum PME/PMI . Un petit zoom, promis, sur le département Informatique et, notamment sur la MIAGE ... Quelques notes de lecture enfin ...

Une promesse non tenue

L'interview de JP Hazemann (CFCA) dans le n° de Janvier (reportée faute de place qu'il nous en excuse)



IMPORTANT !

AG des personnels

lundi 15 décembre

à 15 h Amphi 2

De la morale (suite de l'interview d'Axel Kahn)



Axel Kahn

Vous venez de publier un livre sur la morale, L'homme le bien le mal. Si vous deviez afficher un principe qui inspire votre présidence, vous afficheriez quoi ?

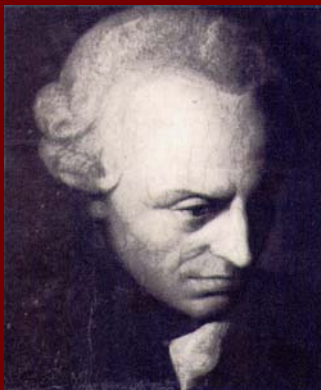
C'est clair... la morale est définie par la réciprocité c'est-à-dire par le respect de l'altérité de l'autre. Est moral ce qui prend en compte l'évidence de la valeur de l'autre; est immoral ce qui la nie ... ou la néglige. Présider une université, surtout quand on ne le fait pas pour sa propre carrière, c'est permettre à un groupe de femmes et d'hommes de s'engager pleinement et avec enthousiasme dans un objectif qui se

fait au profit de 35000 jeunes gens qui seront les adultes de demain: c'est totalement au cœur de la pensée morale .

En vous lisant je me disais : il n'est pas juste pour Kant car ce que vous écrivez ne renvoie-t-il pas à l'impératif catégorique ?

Kant est, effectivement, l'une de mes références mais ce n'est pas la seule ! Pour deux raisons ! Puisque je définis le ressort moral par la réciprocité, la morale pour moi commence avec l'humanité de l'autre et n'est pas du tout appelée avec l'humanité de soi alors que Kant établit une parfaite symétrie entre l'impératif

(suite page 3)



KANT
(1724 / 1804)

Fondements de la métaphysique des mœurs (2e section)

Si donc il doit y avoir un principe pratique suprême, et au regard de la volonté humaine un impératif catégorique, il faut qu'il soit tel que, par la représentation de ce qui, étant une fin en soi, est nécessairement une fin pour tout homme, il constitue un principe objectif de la volonté, que par conséquent il puisse servir de loi pratique universelle. Voici le fondement de ce principe : la nature raisonnable existe comme fin en soi. L'homme se représente nécessairement ainsi sa propre existence ; c'est donc en ce sens un principe subjectif d'actions humaines .

Mais tout autre être raisonnable se présente également ainsi son existence, en conséquence du même principe rationnel qui vaut aussi pour moi ; c'est donc en même temps un principe objectif dont doivent pouvoir être déduites, comme d'un principe pratique suprême, toutes les lois de la volonté. L'impératif sera donc celui-ci : Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen.

Le mal est premier



G Doré

catégorique que l'on a envers l'humanité de soi-même et l'humanité des autres. Pour moi le problème et les devoirs que nous avons avec l'humanité de

nous-mêmes, concerne le devoir que nous-mêmes nous nous assignons; mais la société n'a rien à dire sur ce plan. Et donc c'est hors de ma pensée morale en tant que pensée morale contribuant à un effort normatif tel qu'il va s'exprimer par des lois ou par des règles éthiques. En revanche, l'interrogation morale commence dans mon rapport à l'autre. C'est la deuxième moitié de Kant ! D'autre part, même s'il fait de Dieu une nécessité uniquement de la raison pratique, tout le système de Kant exige pratiquement cette référence parce que la question se pose de la source de cet impératif catégorique qui n'est pas construit par l'expérience, par l'interaction, et qui existe en soi. *L'en soi* renvoie tout de même à la transcendance ! De quelque manière qu'on s'en défende, comment voulez-vous qu'un *en soi* dont on s'interdit de s'interroger sur sa construction, son édification, ne renvoie pas à un facteur transcendantal, préexistant à l'homme et qui par conséquent pourrait le cas échéant être divin. Or ça, je suis un matérialiste, moniste, évolutionniste absolu et donc je ne saurai me retrouver dans un des ressorts de la pensée kantienne.

Mais, n'est-on pas toujours amené, à un moment ou à un autre, à poser un principe, un axiome, qui, au fondement, fonctionnera comme du sacré. Autrement dit, est-ce que cela ne revient pas au même ?

C'est une question de définition ... Si vous indiquez que le sacré peut prendre la forme d'un devoir qu'on se crée par un processus autonome, on peut l'appeler *sacré*, mais pour la simplicité de la compréhension, je réserverai à *sacré*, ce qui procède

de d'une transcendance, c'est-à-dire d'une injonction hétéronome. Et, en tant que je ne fais pas référence à quelque injonction hétéronome que ce soit, je n'utilise pas le terme de sacré.

Pour moi, le principe de réciprocité, la reconnaissance de la valeur de l'autre, est un principe ontologique, en tant que si deux êtres initiaux ayant des génomes d'homo sapiens n'avaient reconnu la dépendance qu'ils avaient l'un de l'autre, l'humanité n'aurait pas émergé. En ce sens, la réciprocité est la condition nécessaire pour qu'un être, biologiquement homo sapiens soit humainement une femme ou un homme.

Quand vous écrivez dans votre livre que c'est le mal qui est premier, n'est pas tout simplement la négation, dont le mal n'est jamais qu'une forme ?

Quand je dis que le mal est premier, je me place dans une perspective évolutionniste c'est-à-dire que le bien, d'après la définition que j'en ai donnée, passe par la sympathie, l'empathie, l'entraide, tout ce qui contribue à la vie en collectivité. Mais on rencontre cela chez les animaux sociaux, y compris les insectes, sans qu'il soit facile de parler de morale de la fourmi ! Toutes les attitudes d'entraide peuvent être des comportements adaptatifs imposés par la sélection et les mécanismes de l'évolution. En revanche l'attitude de celui dont la jouissance provient de la détresse qu'il produit chez autrui, du mal qu'il fait, qui le fait jouir, dont il ne tire aucun avantage, si ce n'est cette jouissance du malheur de l'autre, ce mal absolu ne peut qu'être humain; ne peut pas être imposé par l'évolution. A ce titre on peut dire que ce qui est le plus spécifiquement humain, est ce que l'évolution en elle-même ne peut expliquer, et qui est un produit dérivé d'un être issu de l'évolution. C'est pour cela que je dis qu'il y a un doute quant à l'humanité première du bien - peut-être est-ce un facteur adaptatif mais dès lors que l'homme a eu la capacité cognitive d'inventer le mal, bien entendu il n'a pu que se poser le problème de l'attitude inverse au mal.

la réciprocité est la condition nécessaire pour qu'un être, biologiquement homo sapiens, soit humainement une femme ou un homme.

Dire non !

Mais justement n'est-ce pas la capacité qu'a l'homme de prendre du recul, dire non, à lui ou aux autres, qui notamment crée le mal, au sens où vous l'entendez, mais aussi, sa capacité à inventer de la civilisation, de la morale, de la valeur ... (je pense au célèbre texte de Bataille)

Non, parce que la capacité à dire non crée le lien aussi . C'est une capacité cognitive c'est-à-dire que l'homme sait à la fois être agi par les circonstances des événements, de l'environnement, de sa nature profonde, mais il sait également se distancier par rapport à tout ce qui le meut, il sait l'interpréter et le moduler. Et c'est dans cette capacité de se regarder agir, et de porter un jugement sur son action, et, dès lors, de la moduler que réside la possibilité du non. Car le non est le non à ce que les circonstances imposeraient.

Nous sommes au moi de mai, les femmes se dénudent quelque peu, elles sont belles et désirables, je les rencontre dans e Luxembourg, j'ai bien envie de leur sauter dessus ! Néanmoins je ne vais pas le faire ! Je commence à dire non et il est plutôt bien que je ne le fasse pas ! Dans d'autres cas, au contraire, tout m'inciterait à me comporter de manière loyale envers cette communauté qui certainement m'en serait

reconnaissante, mais je vais dire non : je vais essayer de lui faire les pires saloperies voire même je vais essayer de les trucider, les découper en rondelles... que sais-je. Donc il n'y a pas dans la capacité à dire non une conséquence morale positive ou négative a priori. Elle est la capacité cognitive au sein de laquelle peut émerger la notion du mal puis la capacité au bien .

Je pensais à Remus, à toutes ces crises des fondations qui instituent un ordre en même temps qu'elles créent le désordre. Qui illustrent toute la capacité qu'a un système de supporter de la différence, mais pas trop, de la ressemblance, de l'imitation mais pas trop . D'où cette référence à Bataille affirmant que l'humain est un être qui dit non !

Mais c'est vrai ! L'homme est un être qui dit non à toutes les circonstances qui l'agissent : c'est sa caractéristique. C'est cela que l'on appelle la liberté ! Je suis libre à partir du moment où je puis agir et plus être agi sinon bien entendu je ne suis pas libre. Et dire non à ce qui m'agit est en effet la caractéristique humaine par excellence. Je dis simplement que c'est insuffisant pour expliquer l'origine du sens moral.

Je pose en principe un fait peu contestable: que l'homme est l'animal qui n'accepte pas simplement le donné naturel, qui le nie. Il change ainsi le monde extérieur naturel, il en tire des outils et des objets fabriqués qui composent un monde nouveau, le monde humain. L'homme parallèlement se nie lui-même, il s'éduque, il refuse par exemple de donner à la satisfaction de ses besoins animaux ce cours libre, auquel l'animal n'apporte pas de réserve. Il est nécessaire encore d'accorder que les deux négations que, d'une part, l'homme fait du monde donné et, d'autre part, de sa propre animalité, sont liées. Il ne nous appartient pas de donner une priorité à l'une ou à l'autre, de chercher si l'éducation (qui apparaît sous la forme des interdits religieux) est la conséquence du travail, ou le travail la conséquence d'une mutation morale. Mais en tant qu'il y a homme, il y a d'une part travail et de l'autre négation par interdits de l'animalité de l'homme." Bataille in L'érotisme

La capacité à dire non n'est pas suffisante pour expliquer l'origine du sens moral



Georges Bataille
1897/1962

Est-ce qu'une des formes du mal ne serait pas de transformer le moyen en fin ... Le pouvoir pour le pouvoir; la communication pour la communication

C'est l'une des formes ! C'est d'ailleurs au cœur de la crise financière actuelle ! Une des critiques que l'on peut faire du stade où nous en étions du développement économique, est que nous vivions dans un monde où ce moyen tel que la méthodologie en a été développée par le libéralisme économique d' A Smith, Montesquieu et tous les autres , ce moyen d'accumuler des richesses comme moyen de la prospérité des nations et de l'épanouissement des individus - il faut se rappeler qu'A Smith était avant tout un moraliste, ainsi que Montesquieu - est devenu la fin en soi et qu'on en est même arrivé à demander aux hommes d'abandonner ce qu'ils avaient conquis de haute lutte auparavant pour poursuivre une fin dont l'objet n'était que d'augmenter les richesses afin de prendre des positions permettant d'augmenter les richesses . Donc on en est arrivé, effectivement, comme on le veut, parce que ceci veut dire finalement la même chose, soit l'abandon des finalités réelles, soit la transformation des moyens en fin ! Et, en effet, c'est la critique principale que l'on peut faire des temps modernes !

Si c'est cela, alors on pourrait dire que le mal absolu c'est de ramener l'humain à de la chose .

Non le mal absolu, c'est l'inhumanité ; c'est le plaisir éprouvé du malheur de l'autre !

Si on aborde la question de la recherche, n'observe-t-on pas la même instrumentalisation ? On veut évaluer, ce qui peut se comprendre ! Mais cela veut dire critères ! Mais n'arrive-t-on pas, insensiblement, à ce que les sciences elles-mêmes soient soumises à une espèce de technocratie puissante. N'est-ce pas dangereux de voir la puissance publique fixer des objectifs technocratiques à la recherche ?

A mon avis ce monde qui ne sait plus penser les fins, parfois ne sait plus bien penser non plus ! Tout court ! Il ne sait plus que penser la manière de faire et non pas la raison qu'il y a de le faire. Parallèlement, développer le savoir-faire mais aussi le savoir réfléchir sur la raison de faire me semble au cœur de tout projet pédagogique

Autrement dit, professionnaliser c'est peut-être mettre de la gestion dans toute formation , mais

de la philosophie aussi !

Il faut certainement mettre de la philosophie partout ...

Sur l'évaluation, je serais moins sévère ! La liberté, c'est le choix ! Quand vous avez à faire un choix sur un dispositif, il y a deux manières de faire ce choix : soit l'arbitraire soit le choix informé par l'évaluation ! Par conséquent l'évaluation telle que je la conçois, c'est l'alternative à l'arbitraire. Et de fait, je préfère l'évaluation à l'arbitraire !

Mais, ce qui est inquiétant, ce n'est sans doute pas le principe de l'évaluation, c'est plutôt que le politique désormais assigne des objectifs à la recherche !

L'évaluation dont je parle n'est pas celle qui est extraordinairement caricaturée par l'école des Mines : pour lutter contre Shanghai, celle-ci a diffusé son propre système d'évaluation (le salaire moyen dans le top management des entreprises des élèves de l'école.) . La bonne école est l'école dont le plus grand nombre d'élèves se trouve dans le top management de grandes entreprises à des niveaux salariaux extraordinairement élevés !

En effet, cette évaluation-là est deshumanisante; elle est en outre l'évaluation de la capacité à se fondre dans le système que je critique ... celui qui fait, des moyens, des fins .

Produire des richesses n'est pas une fin en soi, c'est le moyen de se donner les moyens d'agir dans le sens qu'on a déterminé comme étant juste. Cette évaluation-là est donc particulièrement caricaturale, mais je ne doute pas en effet, que la société tout entière soit contaminée par ces principes et quand elle parle évaluation, souvent elle parle évaluation de la capacité à se fondre, à être cohérent avec tout ce système technocratique de développement de nos sociétés qu'elle ne remette nullement en cause. Donc il faut bien s'entendre, ce que j'appelle évaluation, c'est le moyen de connaître ce sur quoi on va prendre une décision

ce que j'appelle évaluation c'est le moyen de connaître ce sur quoi on va prendre une décision

La recherche en question



La bande des
quatre

*. Quand il se
présente à la
culture
scientifique,
l'esprit n'est
jamais jeune,
il est même
très vieux, car
il a l'âge de ses
préjugés*

Gaston Bachelard
1884/1962

Cet entretien nous a été accordé le 28 octobre. Il n'a donc pas abordé, ni ne l'a voulu, les problèmes qui agitent les I.U.T. en ce moment, non plus que la remise en question du statut des enseignants chercheurs ! Nous ne voulions pas, dans cet entretien, aborder l'avenir à partir du seul I.U.T. : l'approcher par le haut, par la morale était ainsi une manière de comprendre - ou surprendre - ce que peut être l'expérience et le projet d'un chercheur aux manettes.

Qu'on nous pardonne néanmoins de revenir sur la question de la recherche - si fugacement évoquée dans le précédent numéro - essentielle pourtant !

Derrière la remise en question des chercheurs ... celle de la recherche

Pas toujours sensible, surtout à l'I.U.T. qui couvre le domaine technologique, la tendance est de plus en plus lourde de privilégier la recherche appliquée à la recherche fondamentale. Sans compter le discours politique ambiant qui s'arroge le privilège de fixer des objectifs à la recherche. Que n'a-t-on entendu l'adage *La recherche d'aujourd'hui, ce sont les brevets de demain; les brevets de demain, les emplois d'après-demain* !



Propos apparemment anodin, qui traduit une réalité mais qui trahit surtout une imposture logique : ce n'est pas la même chose que de constater une conséquence ou de la traduire en finalité ! Pas la même chose de constater que les sciences débouchent sur des applications techniques, et de poser que la finalité de la recherche scientifique réside dans les débouchés techniques.

C'est oublier un peu vite que sciences humaines, littérature, philosophie seraient irrémédiablement condamnées par cet utilitarisme échevelé; c'est oublier un peu vite que le savant est souvent très loin de se

douter des applications techniques que l'on tirera de ses découvertes. Hertz n'avait pas vu la radiodiffusion. En effet, le détour par l'abstraction permet d'aborder les problèmes pratiques de manière plus rationnelle: cf.: la technique d'éclairage où l'on est passé d'une technique faisant brûler de la matière à celles qui l'empêchent de se consumer par des gaz inertes.

Instrumentaliser les sciences, est à la fois médiocre moralement, et stupide épistémologiquement.

Fixer des objectifs précis à un chercheur, c'est, presque à coup sûr, s'interdire qu'il pût jamais trouver quoi que ce soit ! C'est affirmer benoîtement qu'il ne serait pas d'autre valeur que celle de

l'utilité et je ne déteste pas que notre président s'inscrivît là-contre ! Il faut ne rien savoir à la démarche scientifique pour avoir ainsi oublié que le plus court chemin vers le fait passe par ...l'abstraction.

.Méfions-nous, décidément, quand le politique se pique de sciences, il fait toujours du scientifique une affaire politique : qu'aujourd'hui il le travestisse sous les oripeaux de l'économie n'y change pas grand-chose ! C'est toute la connaissance, avec les arts, qui s'instrumentalise insensiblement ! Il y a de quoi s'inquiéter !

Bachelard in Formation de l'esprit scientifique

Face au réel, ce qu'on croit savoir clairement offusque ce qu'on devrait savoir. Quand il se présente à la culture scientifique, l'esprit n'est jamais jeune. Il est même très vieux, car il a l'âge de ses préjugés. Accéder à la science, c'est, spirituellement rajeunir, c'est accepter une mutation brusque qui doit contredire un passé

La science, dans son besoin d'achèvement comme dans son principe, s'oppose absolument à l'opinion. S'il lui arrive, sur un point particulier, de légitimer l'opinion, c'est pour d'autres raisons que celles qui fondent l'opinion; de sorte que l'opinion a, en droit, toujours tort. L'opinion pense mal; elle ne pense pas: elle traduit des besoins en connaissances. En désignant les objets par leur utilité, elle s'interdit de les connaître. On ne peut rien fonder sur l'opinion: il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter. Il ne suffirait pas, par exemple, de la rectifier sur des points particuliers, en maintenant, comme une sorte de morale provisoire, une connaissance vulgaire provisoire. L'esprit scientifique nous interdit d'avoir une opinion sur des questions que nous ne comprenons pas, sur des questions que nous ne savons pas formuler clairement. Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce sens du problème qui donne la marque du véritable esprit scientifique. Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit

Une connaissance acquise par un effort scientifique peut elle-même décliner. La question abstraite et franche s'use: la réponse concrète reste. Dès lors, l'activité spirituelle s'invertit et se bloque. Un obstacle épistémologique s'incruste sur la connaissance non questionnée. Des habitudes intellectuelles qui furent utiles et saines peuvent, à la longue, entraver la recherche. « Notre esprit,

dit justement M. Bergson, a une irrésistible tendance à considérer comme plus claire l'idée qui lui sert le plus souvent ». L'idée gagne ainsi une clarté intrinsèque abusive. À l'usage, les idées se valorisent indûment. Une valeur en soi s'oppose à la circulation des valeurs. C'est un facteur d'inertie pour l'esprit. Parfois une idée dominante polarise un esprit dans sa totalité. Un épistémologue irrévérencieux disait, il y a quelque vingt ans, que les grands hommes sont utiles à la science dans la première moitié de leur vie, nuisibles dans la seconde moitié. L'instinct formatif est si persistant chez certains hommes de pensée qu'on ne doit pas s'alarmer de cette boutade. Mais enfin l'instinct formatif finit par céder devant l'instinct conservatif. Il vient un temps où l'esprit aime mieux ce qui confirme son savoir que ce qui le contredit, où il aime mieux les réponses que les questions. Alors l'instinct conservatif domine, la croissance spirituelle s'arrête.

(...)

En admettant même qu'une tête bien faite échappe au narcissisme intellectuel si fréquent dans la culture littéraire, dans l'adhésion passionnée aux jugements du goût, on peut sûrement dire qu'une tête bien faite est malheureusement une tête fermée. C'est un produit d'école. (...) Préciser, rectifier, diversifier, ce sont là des types de pensées dynamiques qui s'évadent de la certitude et de l'unité et qui trouvent dans les systèmes homogènes plus d'obstacles que d'impulsions. En résumé, l'homme animé par l'esprit scientifique désire sans doute savoir, mais c'est aussitôt pour mieux interroger.

Quand il se présente à la culture scientifique, l'esprit n'est jamais jeune. Il est même très vieux, car il a l'âge de ses préjugés.

Forum PME - PMI



M-A Mattioli
a organisé ce
Forum

Une réelle réussite ! L'amphi était plein et l'est demeuré jusqu'à la fin ... signe de l'intérêt que les étudiants éprouvèrent .

Un moment fort: celui où furent évoquées les ségrégations à l'embauche.



Les débats
animés par
Martin Briot
(POLINO)

Tendance naturelle ?

La tendance naturelle des employeurs reste quand même de rechercher la compétence ! Petite phrase dans la bouche du représentant du patronat !

Pourquoi donc *naturelle* ? La parole de l'expert visera donc décidément toujours à tout ramener à une pure technique qu'il suffirait de respecter . Naturaliser, c'est toujours neutraliser ! A qui fera-t-on croire que les décisions, démarches en entreprise ne sont que des processus mécaniques, sans déterminisme, sans présupposé, sans préjugé?

Il serait sot, évidemment, de fustiger le point de vue patronal pour cela même qu'il serait patronal; il s'agit seulement de repérer - et de lutter - contre notre tendance au *politiquement correct* qui prend souvent la forme de cette neutralisation technique des problèmes.

Notre société est assez évidemment inégalitaire pour qu'il soit encore utile de se cacher derrière le doigt du naturel. Lutter contre les inégalités, c'est aussi les repérer pour ce qu'elles sont : des effets, au moins autant des réalités sociologiques et économiques, que de nos préjugés ! Les ségrégations sont assez criantes pour qu'il devienne inutile de proclamer qu'une rigueur technique ou autre quelconque compétence professionnelle puisse suffire à les éradiquer.

Le politique commence ici ! Où s'achève la langue de bois !



Café des arts



**Zakariya
Gouram**



Bernard Blancan

*Ce qui
ressort de
tout cela ...
c'est le
plaisir .*

*Le théâtre
c'est un lieu
où on
s'amuse
beaucoup
même si on
souffre*
B Blancan

Un joli succès

Deux acteurs, interviewés par Florence Filippi, puis par les étudiants, évoquent leurs parcours, leurs métiers - ils sont tous les deux à la fois acteur et metteur en scène - leurs démarches, leurs passions surtout .

Ce Café des Arts doit beaucoup à l'organisation précieuse des étudiants de FC4 (GEA), à ces deux

acteurs qui surent susciter intérêt et questions, curiosité et, souvent humour. S'il fallait ne se souvenir que de deux moments je retiendrais volontiers celui où Zakariya Gouram rejetant l'idée même d'intégration souligna en même temps combien le théâtre pouvait vous faire entrer dans le monde des arts sans être pour autant ennuyeux; où les deux évoquèrent combien dans

leur métier, plaisir et passion l'emportaient largement sur les moments de galère.

Rappelons que la vidéo est accessible sur la [médiathèque](#) à la racine de I.U.T.

Mission culturelle

Ce café des arts est le premier d'une longue série, espérons-le, mais un second, c'est déjà sûr, aura lieu en Janvier sur la danse.

Il est aussi un exemple réussi de la mission qu'A Kahn a confiée à notre collègue F Filippi.

Elle anime depuis deux ans un module optionnel *Gestion Théâtrale* en GEA où s'inscrivent de très nombreux étudiants.

Il faut retenir ce qu'elle dit:

Beaucoup d'étudiants ont de réelles activités culturelles. Il faut cesser de croire que leurs intérêts se

cantonnent à la seule dimension technique de leurs formations. Ce n'est pas parce qu'ils ne nous le montrent pas, que toute culture leur est étrangère !

C'est tout le sens de cette mission ! A quoi nous souhaitons un grand avenir !



**Florence Filippi
enseigne la Communication en GEA**



Françoise Meunier

*Neuf ans,
déjà !
On fait le
plein !*

Dans son bureau,
toute la nostalgie
des anciens

Zoom sur la MIAGE

Françoise Meunier a longtemps présidé aux destinées de la L3 Miage avant de transmettre le flambeau à Hélène Dirani . Elle nous a accordé un entretien

Au mur, affichés les trombinoscopes de ses chers petits, comme s'ils étaient tous là encore, ou que la mère, sous l'enseignante, se réveillât pour les couvrir encore un peu. Impression souvent retrouvée dans les filières apprentissage ! Des liens se tissent avec ce public d'étudiants, différents des initiaux classiques, qui ne relèvent pas de la complicité, encore moins de la connivence, simplement de la participation à un objectif, une œuvre commune ! En chaque apprenti qui obtient son diplôme, il y a une récompense qui ne réjouit pas que l'étudiant, mais toute l'équipe pédagogique, mais le CFA, tous ceux qui auront contribué à ce challenge où chacun met le meilleur de lui-même.

Merci à Françoise d'avoir su, en outre, lui donner un visage, un sourire, une âme !

Quand cette formation a-t-elle commencé ?

En Septembre 2000 ... cela fait donc neuf ans !

Les effectifs ?

Le nombre optimum d'étudiants : 24 et ce de manière constante depuis le début. Sauf une année où nous en eûmes 2 groupes mais ce qui s'est révélé un inconvénient dans la mesure où il n'y a qu'un groupe en Master et il fut difficile de caser tout le monde !

D'où viennent ces étudiants ?

La moitié, environ, vient du Départe-

ment Informatique, sinon des départements Informatiques d'autres I.U.T. - essentiellement de la région parisienne - et quelques uns des BTS !

Pas de Gestion ?

Non ! Parce que leur bagage informatique n'est pas suffisant. Il s'avère finalement que la MIAGE est vraiment une poursuite d'étude naturelle pour l'Informatique, même pas pour les STID qui n'ont pas la même approche informatique que nous !

Et donc, leur poursuite d'études ?

Pratiquement tous poursuivent en Master MIAGE ; quelques uns rentrent directement dans la vie active .



Zoom sur la MIAGE



Quand ils rentrent en M1, ils poursuivent tous en M2 !

Comment cela se passe-t-il pour leurs contrats d'apprentissage ?

Ils démarrent ici en L3 avec un contrat d'un an puis poursuivent en Master avec un contrat de deux ans ! Mais en règle générale ils restent dans la même entreprise !

Ceci n'est-il pas gênant ?

Non, parce qu'avec le CFA, nous faisons une étude poussée pour vérifier qu'ils auront en entreprise des tâches et des missions correspondant à leur niveau de formation.

Dès que l'on soupçonne, parce que, par exemple l'en-

treprise est trop petite, que ceci ne s'avère pas le cas, on les fait changer d'entreprise. C'est le sujet de mémoire qui, souvent sert de test !

Comment la question se pose-t-elle par rapport au DUT ?

Justement c'est là où j'ai des doutes !

Depuis cette année, nous avons ouvert un groupe de 2e année DUT en alternance ! Cela concerne 20 étudiants apprentis !

S'ils s'inscrivent tous ici en L3 cela risque de réduire la diversité de notre recrutement ! Il vaudrait sans doute mieux qu'ils cherchent à poursuivre aussi ailleurs !

Sans compter que je vois mal un apprenti rester quatre années dans la même entreprise - s'il poursuit en Master ! En tout cas ce ne me

semble possible que pour de grosses structures ! C'est un des points sur lesquels il nous faudra être particulièrement vigilant !

Quel est le type d'entreprises qui recrutent vos apprentis ?

Surtout de grosses entreprises de services informatiques, banques et assurances et quelques petites ! Par exemple le Musée d'Orsay qui au départ ne voulait qu'une licence mais finalement va poursuivre sa collaboration avec nous jusqu'en Master ! Et puis quelques petites entreprises de logiciels .

Votre partenaire CFA ?

C'est l'AFIA ! C'est un excellent CFA avec lequel nous travaillons donc aussi désormais pour la 2e année de DUT !

L'AFIA dispose d'un portefeuille d'entreprises, elle ne laisse donc pas le candidat à l'apprentissage seul dans sa

**Le secret ?
Un bon
CFA !**

CFA **Afia**

FORMATIONS
UNIVERSITAIRES
AUX METIERS
DE L'INFORMATIQUE
PAR L'APPRENTISSAGE

Le CFA - AFIA

Pour découvrir ce CFA , c'est toujours une bonne idée que de consulter son site :

<http://www.cfa-afia.com/>

On y trouvera, notamment, une présentation de son Directeur Jean Claude POUILLY

http://www.lacomunication.fr/videos_cfa-afia/video.php?monFlash=Jean-Claude_POUILLY



J-C Pouilly

PARIS DESCARTES

CFA Afia

LIVRET D'ACCUEIL
Formation initiale en apprentissage

3^{ème} année Licence de Sciences et Technologie

Parcours **METHODES INFORMATIQUES APPLIQUÉES** à la **GESTION** des **ENTREPRISES (MIAGE)**





**Philippe
BARON**



**Sophie
PENE**

quête d'un recrutement mais l'accompagne au contraire dans ce processus toujours angoissant pour le jeune en lui proposant des entreprises dont il a vérifié la rigueur et la fiabilité.

Comment se déroule la sélection ?

Il y a un vrai travail de collaboration entre nous et le CFA . Nous faisons les entretiens de sélection avec eux : les dossiers sont sélectionnés par des enseignants

du département, mais pour ceux que nous avons choisi d'auditionner, la présence d'un membre de l'AFIA est requise à côté d'un membre de l'I.U.T.. Une fois déterminés, ensemble, ceux que l'on fera figurer en liste principale et complémentaire, c'est le CFA seul qui s'occupe du placement en entreprises.

Enfin ils ont les mêmes clients qu'en GEA ?

Oui, banques, assurances mais aussi évidemment IBM . Beaucoup de membres de l'AFIA sont des anciens d'IBM, donc avec un solide carnet d'adresses !

Quelle est la recette d'une bonne formation en apprentissage, selon toi ?

Un CFA efficace et rigoureux, évidemment ! Mais surtout avoir les moyens de garantir une bonne collaboration entre les trois acteurs de l'apprentissage : ici, l'I.U.T., l'entreprise et l'étudiant !

De ce point de vue nous devons beaucoup à Sophie Pène qui nous a aidé considérablement à mettre en pla-

ce le rapport d'activités. Avec Ph. Baron, on travaille beaucoup sur le rapport d'activités et son accompagnement. On les amène, par exemple, en janvier, à bien comprendre les enjeux de leur travail et de ne pas considérer que les aspects techniques mais à le situer aussi dans son environnement.

Evidemment, ce qui compte tout autant, c'est que les soutenances finales de leurs travaux sont publiques et se font en présence des représentants des entreprises, les maîtres d'apprentissage.

Nous leur demandons d'ailleurs, aux représentants entreprise comme aux tuteurs enseignants de rester une demi-journée complète, de telle sorte qu'ils n'entendent pas seulement la prestation de leur poulain, mais puissent se faire une idée plus complète des résultats de la promotion.

On se rend compte d'ailleurs que ce qui fait peur aux étudiants ce n'est pas tant de parler en public, à cela on les y habitue, mais de parler devant des gens qu'ils connaissent ...

Leur rythme d'alternance ?

Après une grande période en formation puis en entreprise, l'alternance est de 3jours/2 jours. Je trouve que c'est mieux parce que cela leur permet de mieux s'organiser , de ne pas être coupés de leur activité en entreprise et d'en assurer correctement le suivi. Ce qui est valable aussi pour leur formation.

Qui fut à l'origine de cette formation ?

Moi, je n'ai été que la première directrice des études. Ceux qui l'ont montée, c'est Max Chlebowski, Charles Ducateau et, évidemment, Jean-Patrick Matheron.

L'insertion professionnelle ?

Ils n'ont évidemment aucun problème ! Pour près de 70%, il y a un CDI prêt à être signé, dès avant la fin de leur formation en Master. Les 30 % restant ne sont pas pour autant en rade, c'est simplement qu'ils sont à la recherche d'autres opportunités !

Comment vois-tu l'avenir ?

Dans l'absolu, on pourrait imaginer ouvrir systématiquement deux groupes par promotion. Nous n'en avons pas nécessairement la place ici, mais vu le nombre de dossiers reçus, et recevables, chaque année - près de 300 - on pourrait effectivement former deux groupes de 24 ! La demande en entreprises existe mais, comme dit plus haut, nous nous en abstenons tant que Maths-Info, qui prend le relai pour le Master, ne pourra pas, de son côté, ouvrir un second groupe

Et par rapport à d'autres formations ?

Ce qu'il faut surtout que nous parvenions à faire comprendre à nos étudiants c'est qu'un diplôme de type MIAGE -L3 puis Master - pèse !

Nos étudiants succombent encore trop souvent aux sirènes du titre d'ingénieur que leur confèrent certaines écoles. Trop nombreux sont ceux qui viennent nous dire, après, qu'ils sont déçus par la formation reçue dans certaines de ces écoles de province. Sans même considérer la contribution du portefeuille ! Bref il vaut mieux un bon Master MIAGE qu'un titre d'ingénieur

qui ne renvoie pas toujours à quelque chose de sérieux !

D'autres projets ?

On avait emmené nos étudiants, il y a quelques années à Dublin ! Je pense qu'il faudrait pouvoir renouveler ce type d'actions. Ce qu'il faudrait c'est pouvoir mettre en place quelque chose comme un éveil culturel . Et pour des étudiants en informatique, ce n'est pas évident !

Hélène Dirani a par ailleurs mis en place une utilisation intensive de Moodle - ce que nous ne faisons pas jusqu'à présent .

Pourquoi faire une remise de diplômes ? N'est-ce pas un peu ringard ?

Les étudiants sont peu de temps chez nous. Si on ne les marque pas par quelque chose ... ils nous oublient ! L'AFIA distribue des cadeaux à la fin du Master mais pas de la licence.

En tout cas un des signes, pour moi, de la réussite de la formule apprentissage, c'est qu'aucun de nos apprentis ne désire poursuivre autrement que sous cette forme .

Insertion professionnelle ?

Objectif atteint à 100%

Une 2e année DUT Info en alternance !

Le saviez-vous ?

D'où venait la demande ? De l'I.U.T. ou de l'AFIA ?

Des deux, en réalité ! Cela faisait depuis longtemps que nous désirions le faire mais les prospections d'entreprises avaient donné des résultats plutôt décevants! C'est l'AFIA qui a débloqué la situation !

Pourquoi qu'en seconde année ?

Parce que les entreprises ont besoin d'un minimum de compétences informatiques qu'ils n'obtiennent qu'en fin de 1e année !

Le recrutement commence dès Janvier et l'AFIA leur propose une formation spécifique pour se présenter en entreprise ...

C'est un groupe de 20 - 24 l'an prochain - recrutés en interne à partir des étudiants de 1e année en formation initiale.



Sauvons les I.U.T.

Où en est-on ?

Il s'est passé trop de choses depuis un mois pour les relater dans le détail : tentons simplement d'expliquer où en est la situation à ce jour .

Deux manifestations, dont nous avons rendu compte par ailleurs, une mobilisation en province plus intense semble-t-il qu'en région parisienne. La coordination étudiante accueillie le 10 décembre dans nos locaux ; une AG de l'ADIUT le 11 pour faire le point de négociations qui semblent avoir repris ... Une certaine confusion entre l'ADIUT qui croit pouvoir crier victoire, pour l'essentiel, et les étudiants qui craignent l'essoufflement de leur mouvement ...

Ce vendredi, à 14h00, les étudiants ont manifesté à la Défense (Freeze sur le parvis : immobilisation totale de tous les étudiants présents pendant une durée de trois minutes, dans les mains les tracts, et des bannières étendues sur la place). Une délégation a été reçue au congrès du PC, et des contacts noués avec la presse .

Une AG des personnels de l'I.U.T. ce lundi pour déterminer l'attitude à adopter, les actions à mener .

Venez nombreux !



Imagination et nouvelle technologie

Toutes les ressources du web sont mobilisées : pétition en ligne ; , vidéos sur les sites de partage

Sondage: <http://www.doodle.com/mksqd9tb6en252b8>

Blogs : <http://iut-en-danger.blogspot.com/>

Revue de presse :

https://www.iut-tlse3.fr/wvs/d_read/iut.endanger/revue_de_presse.html



S Halla &
A Hirschmann



*Freeze sur
le Parvis de la
Défense*



The Andrew Sisters en
AG

De la lutte



Point n'est besoin d'être grand clerc pour comprendre ce qui fait l'originalité de cette énième offensive contre les IUT. Pour se battre encore faut-il être deux ! Or, ici, le ministère se lave les mains d'un problème que la loi a déplacé vers les présidents d'université ! Ces derniers protestent de leur bonne foi !

Il est vrai, d'ailleurs, que celle-ci, hormis quelques cas isolés, n'est pas prise en défaut ! Pas de combattant, pas de menace avérée ! Fichtre ! Je ne sais trop si, dans l'affaire, il vaut mieux lire Machiavel ou Clausewitz, mais force est de constater que pour vaincre deux ou trois choses

semblent résolument manquer : Un mot d'ordre clair et clairement partagé; Un objectif qui ne soit pas que défensif; Des zones de replis

Que voulons-nous clairement, qui ne se contente pas, défensivement, de revendiquer implicitement, mais en réalité, de pouvoir rester un îlot de prospérité dans l'océan universitaire de pauvreté.

Nous n'avons plus d'interlocuteur ministériel, et à celui qu'on nous accorde, le président d'université, nous n'avons rien de tangible à reprocher ! Pas encore ?

Nous n'avons que des paroles lénifiantes d'un côté, et des menaces réelles, de l'autre !

Regardons les budgets - les notifications ont été adressées aux universités la semaine dernière : elles ne permettent l'équilibre budgétaire que si l'on y ajoute les crédits du *Plan licence*. Autrement dit, les dotations aux universités

sont en baisse !

Regardons les postes : des suppressions se profilent, ici d'enseignant, là d'IATOSS .

Regardons la recherche : sous la remise en question des statuts d'enseignants-chercheurs et l'éclatement du CNRS , un vrai travail de casse !

L'offensive est globale : le credo libéral ; le vocabulaire dogmatique ! Performance, mise en concurrence, responsabilité : autant de terme qui sonnent sans doute bien aux oreilles de certains économistes, mais qui, ici, pour l'enseignement et la recherche n'ont qu'un synonyme : **Désengagement de l'état** .

Il est peut-être trop tard, déjà ! Mais, justement, nous n'avons plus grand-chose à perdre ... qui ne le soit déjà !

Budgets en baisse ; promesses en hausse

Communication ou mensonge ?

Tendance actuelle dont se repaît goulument la presse , mais qui reste la marque de fabrique du pouvoir : l'antiphrase.

On nous avait déjà fait le coup de la revalorisation du travail ! Voici qu'on nous présente le travail à 70 ans et

le dimanche comme un progrès social ! Alors effectivement pourquoi pas ces propos rassurants de V Péresse sur l'avenir des IUT !

Parler dans un sens ! Agir à l'inverse !

Je veux bien qu'au nom de la modernité et de l'habileté

on s'en émerveille comme des miracles de la communication !

De mon temps, on appelait cela mensonge !

Tout simplement !





Du côté de l'ADIUT

L'AG de l'ADIUT s'est tenue le 11 décembre à Cachan . Elle croit pouvoir retenir que :

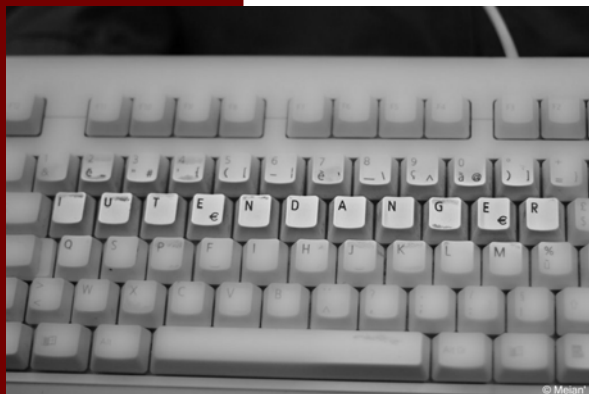
- Le ministère adopte enfin une démarche de régulation sur les moyens et fonctionnements des I.U.T.
- Mais constate que les termes concernant notamment le périmètre de l'ordonnateur secondaire sont très diversement interprétables : s'agit-il de *toutes les recettes et dépenses propres à l'I.U.T.* ou de *toutes les dépenses relatives à l'I.U.T.* comme le prévoyait l'accord de mardi ?

Le bureau de l'ADIUT participera à la réunion du Comité de Suivi (le 16) afin d'obtenir la levée de toutes les ambiguïtés :

L'analyse de l'ADIUT

Il en ressort clairement que :

- C'est à la mobilisation des étudiants que l'on doit ce qui fut obtenu au moins autant qu'à la mobilisation des élus et des professionnels
- Mais, que, pour autant, la négociation est biaisée tant l'attitude du ministère désigne qu'il est un partenaire peu fiable.



Stratégie

Durcir le mouvement serait une possibilité, mais la mobilisation n'est pas encore totale et le délai qui court jusqu'aux vacances est

trop court pour permettre des avancées décisives. Le risque est trop grand d'un départ en vacances avec la frustration d'un échec !

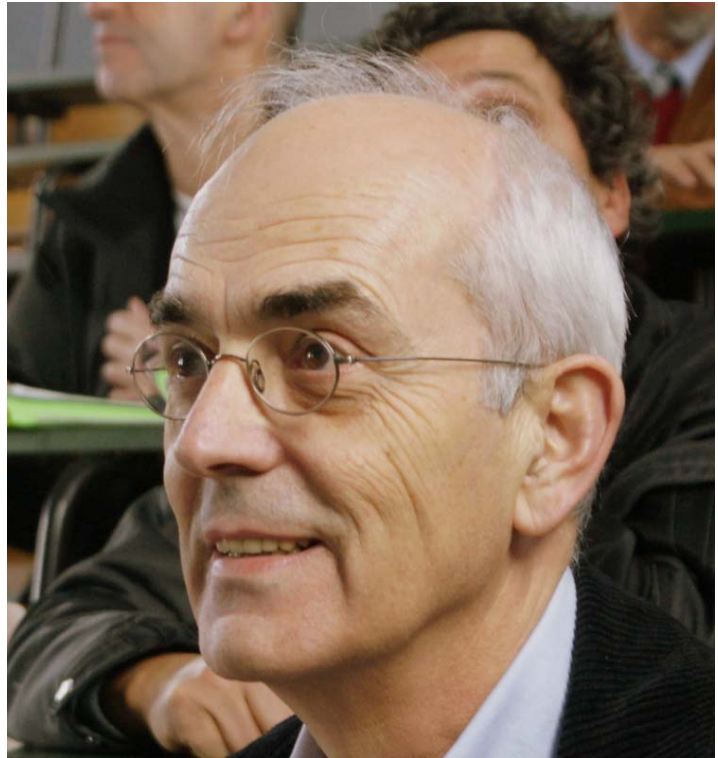
La stratégie adoptée :

- Poursuivre la négociation pour que la DGES précise ses positions et lève les ambiguïtés
- Une dernière journée nationale d'action (mardi ?) en attendant la rentrée

IUT Paris Descartes

143 avenue de Versailles
75016 Paris

Téléphone : 01 42 86 47 00
Messagerie : iut@parisdescartes.fr



IUT pour tous

Le sourire du mois

Confiance ?

C'est peut-être cela qui est le plus grave : dans toutes les crises qui agitent en ce moment ce pays, crise financière, crise économique, crise scolaire et universitaire, une réalité domine !

Les acteurs ne se font plus confiance !

Comme si les mots n'avaient plus de sens, ou que la signature au bas d'accords ne valût même pas l'encre qui l'aura tracée !

Prix à payer moins de l'hypé-activité des uns, que de l'usage immodéré de l'illusion, de l'antiphrase, ou du mensonge par ceux-là mêmes qui sont supposés définir une ligne claire.

Un pays à qui on reproche son immo-

bilisme (?) mais qui a plus à craindre qu'à espérer lorsqu'on brandit devant lui l'étendard de la réforme est un pays qui stresse et angoisse !

malice et firent parfois mine de croire que la LRU renforcerait par principe une autonomie que par avance ils avaient acquise !

Que nenni ! Le combat était difficile à mener, l'an dernier; il ne l'a en tout cas pas été !

Est-il trop tard pour autant ?

Il nous reste la fierté de nos métiers, la détermination. La certitude que de toutes façons, l'avenir ne se jouera pas sans nous, sans l'université !

Il nous reste la confiance -en nous - et l'imagination !

Nul ne peut plus désormais se croire à l'abri, fût-ce même de sa réussite !

Les I.U.T., sereins, n'y virent pas



Petit cahier des arts

Année 1, n° 2

Décembre 2008.

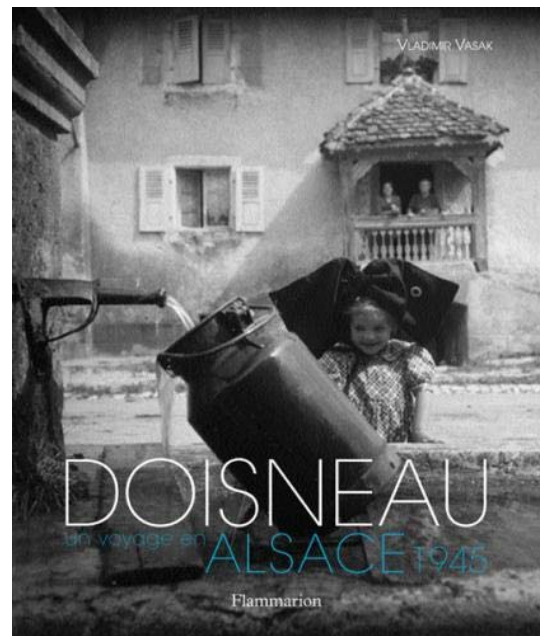
Petit cahier littéraire

Pourquoi ne pas s'offrir quelques idées de lecture. C'est bientôt Noël, après tout !

Trois de nos collègues ont bien voulu nous confier leurs réflexions et idées de lecture :

- MN Campana sur le slam
- Y Chemla sur un livre de Uzodinma Iweala
- A Jerome sur G Orwell

Rajouter seulement ceci, qui est le catalogue d'une très belle exposition à Strasbourg de photographies faites par R Doisneau en Alsace en 1945.



Rappeler simplement, à toutes et à tous, que cette gazette n'a de sens qu'à condition de recueillir votre assentiment, votre intérêt, votre collaboration.

Je remercie ceux des collègues qui ont bien voulu participer, depuis 3 mois, à cette petite aventure en offrant leurs textes. J'en attends d'autres.

Vous êtes les bienvenus dans cette gazette qui est la vôtre !

Pour ceux qui voudraient pouvoir récupérer les anciens numéros, ils sont accessibles à cette adresse :

<http://palimpsestes.fr/gazette.htm>





Marie-Noëlle
Campana

*Enseigne
l'expression-
communication
en STID*

Légende
accompagnant l'il-
lustration.

A propos du slam

Art collectif, tribune de libre expression, mouvement à forte revendication sociale, le Slam (claque) prend racine dans une culture qui emprunte autant à la tradition de la poésie américaine (de Walt Whitman à Allen Ginsberg) qu'à la culture afro-américaine (des *dirty dozens* au *toasting*) et au mouvement punk. Comme les manifestations de slam se déroulent dans des lieux publics face à un auditoire qui participe énergiquement, on pourrait également le relier à l'Agora grecque, aux griots africains, aux joutes orales du sud de la France, aux duels d'improvisation du Brésil et de Cuba jusqu'aux réunions passionnées des poètes de Saint-Germain des Prés.

Chicago, la ville natale

On s'accorde à situer les origines de la poésie slam au milieu des années 80 quand, Marc Smith, jeune écrivain de Chicago, eut l'idée d'organiser une compétition de poésie dans le bar Green Mill, en voyant Ted Berrigan et Ann Waldam, qui, vêtus d'un équipement de boxeurs, se livraient à un combat verbal sur le modèle des matchs de boxes. Pour le premier slam, conformément aux désirs de Marc Smith, les adversaires endossent des tenues de combat cloutées et devaient user de leur poésie comme d'une arme. Les arbitres, choisis parmi les auditeurs, attribuent une note - de 1 à 10 - à chaque poème lu. Bien qu'informels, ces tournois d'exhibition ressemblent déjà, en beaucoup de points, à ce qu'ils sont aujourd'hui. Smith souhaitait que le public devienne juge en prenant part à la dialectique poète/public et où le poète deviendrait une sorte de serviteur du peuple. Aussi, le style slam se construit à partir de contributions d'origine démocratique, issues de la communauté et du public. Marc Smith instaura alors le "slamming": la poésie contre les

conventions, dans les bars tout d'abord, puis dans tous les espaces pouvant réunir poètes et spectateurs, qui présentent de la poésie orale sur des sites inhabituels, bureaux de poste, métros, écoles, hôpitaux, prisons, marchés en plein air, et bien sûr dans la rue. Bref, donner à la poésie un statut semi-populaire.

Le mouvement se propage

Le slam atteint son apogée dans la ville de Chicago, et permettant à de nombreux écrivains locaux de se faire connaître, et le fossé entre les écrivains académiques et les slameurs se creuse encore plus ! Les slameurs de Chicago mettent en avant la question sociale. Formellement, ils évitent la rime, le système métrique traditionnel, et l'emploi du sujet "je" usuellement réservé au style narratif. De plus, considérant que le slam doit rester un art spécifiquement oral et spectaculaire, ils refusent toute publication et édition. Ces rencontres-combats «pour rire» connaissent cependant un vif succès, relayé par les médias : dès novembre 1987, les rencontres slam ont leur chronique dans le Chicago Magazine et deviennent le grand évé-

nement de la ville. Cette fois, tous les ingrédients sont là pour connaître le succès : le public, l'esthétique, la contribution d'artistes, la participation de personnalités...

Fort de ce succès, et désireux d'accroître la popularité du mouvement, Marc Smith décide alors d'offrir à San Francisco son concept du slam dans les années 1990. L'école slam de Chicago conquiert rapidement l'indispensable San Francisco, par le biais de l'Association Nationale de Poésie (L'International Organization of Performing Poets). Il restait à conquérir la côte Est, ce qui est fait rapidement.

Dès 1992, Boston accueille les championnats nationaux du Slam et devient... la rivale de Chicago. Le climat politique agressif de Boston en 1992 favorise dès lors l'essor et le succès du Slam en Nouvelle-Angleterre. Et très vite, le slam se répand à travers les USA et chaque semaine, chaque mois, dans plus de vingt villes américaines, des écrivains se rassemblent pour faire entendre leur voix par le biais du spectacle - chaque communauté accentuant ses propres spécificités culturelles. L'International Organization of Performing Poets structure et resserre les liens entre les nombreuses équipes qui organisent des slams à travers les États-Unis. La «slam family» se fédère avec le premier Grand Slam National Américain en 1990 à San Francisco.

Mais en 1993 il devient urgent de régler les trop nombreux désaccords parmi les équipes organisatrices. Le festival de San Francisco fut un tournant dans l'évolution de la communauté. L'International Organisation of Performing Poets prend donc en charge l'organisation des compétitions nationales ainsi que les règles du jeu. Cette année voit la création des « International Olympics », les premières rencontres internationales.

En 1996, deux journalistes s'intéressent au slameur Saül Williams, vainqueur de plusieurs compétitions américaines et vedette des documentaires *Underground Voices* et *Slam Nation* de Paul Devin. Surtout, il participe à la rédaction du film *Slam* réalisé par Marc Lévin en 1997, dont il joue le rôle principal, et qui met en scène Ray Joshua, un jeune Noir habitant un ghetto de Washington. Condamné pour possession de marijuana, Ray rencontre en prison une slameuse qui anime un atelier et qui l'encourage à développer ses dons pour l'écriture et l'oralité. Avec Saul Williams, la poésie retrouve son essence orale originelle et le slam se définit comme une forme de poésie déclamée proche d'un rap à capella. Caméra d'or au Festival de Cannes 1998, ce film marque la reconnaissance du slam ou spoken word en tant qu'art à part entière,

et fait mondialement connaître le mouvement. CNN, MTV et la presse font sortir la Slam Family du milieu underground.

Le slam arrive en France

Comme à Chicago, la formule du slam évolue en marge des cercles de poésie traditionnels, et il semble qu'on peut situer son apparition en 1995 dans un ancien bar à entraînées de Pigalle, le Club Club. Ce qui ne s'appelle pas encore « slam » réunissait tous les mardis un noyau restreint de poètes, de performers et de rappeurs, dont déjà Nada, Joël Baratzter, le mythique MC Clean et Pilote le Hot. Il s'agissait d'une scène poétique ouverte, où les genres et les inspirations cohabitent et où tous les fonds musicaux sont autorisés. La fermeture du Club Club en 1998 coïncide quasiment avec la sortie du film *Slam*... Le succès de Slam permet alors au noyau du Club Club de mettre un nom sur ses propres pratiques orales, tandis que Pilote le Hot s'engouffre dans la brèche en fondant "Slam Productions ". A partir de 1998, il présente les premières « scènes slam » dans l'Est parisien, où défilent la plupart des activistes actuels de la scène parisienne. Tout en prétendant « démocratiser la poésie », Pilote le Hot dépose, en son nom, le mot « slam » à l'Institut National de la Propriété intellectuelle... Slam Productions – devenue en 2004 Fédération française de Slam Poésie et directement reliée au mouvement slam international, lui même contrôlé par Marc Smith - impose alors un monopole institutionnel et médiatique, tout en occultant les énergies parallèles. Cette situation perdure jusqu'en 2000. Mais la révolte s'organise ! Plusieurs individualités et associations parisiennes - ou de banlieue - réussissent à préserver leur indépendance et s'investissent dans cet art oratoire en proposant des scènes, des projets, des initiatives différentes de l'association parisienne de Pilote le Hot. Ce qui fait que le mouvement français, contrairement aux autres pays, ne se fédère pas, et reste une nébuleuse de petites scènes, à Paris ou en province. Depuis l'automne 2004, on peut voir, entendre ou faire du slam presque tous les soirs.

Le combat continue

A l'origine, le principe du slam est simple : après s'être inscrit, le slameur est invité à dire son texte en un temps limité (de trois à cinq minutes selon les scènes) et sans musique - le slam « a cappella » n'en est pas moins rythmé. Le public est indulgent et la récompense systématiquement acquise : un verre par le bar organisateur, quelle que soit la qualité de sa prestation. L'improvisation reste permise mais la plupart du temps, le slameur travaille son



Grand corps
malade



texte en amont pour le scander avec perfection. L'ambiance ressemble à celle d'un match de boxe carnavalesque : on vend des hot dogs pendant les tournois; à l'extérieur, un bonimenteur harangue la foule. Il faut combiner la poésie et le spectacle, le travail théorique et la théâtralisation, le spectacle.

Il y a des épreuves par équipes et un concours individuel, face à des juges choisis au hasard dans le public. La composition d'une équipe peut varier au cours de la soirée, le choix de ses membres est une véritable stratégie qui évolue fonction des performances des autres équipes.

Puis le poète ne dispose plus que de 3 minutes pour déclamer avec une période de grâce de 10 secondes. Chaque poète est considéré comme membre d'une équipe. Il reçoit un droit de vote et choisit les deux ou trois équipes qu'il juge les meilleures. Chaque équipe doit écouter toutes les autres afin que chacune soit éligible. L'ambiance est plus calme. Les équipes sont responsables non seulement du vote mais aussi de l'évolution ultérieure de la législation slam : elles émettent des critiques sur les règles du jeu, la validité d'un vote... Les vainqueurs se voient maintenant récompensés par des primes pouvant atteindre 1000 à 2000 euros.

Loin d'être un clan fermé, la « slam family » entend créer des débats d'idées concernant tout un chacun ; ses revendications sociales la rapproche du mouvement hip hop de part: elle prône liberté d'expression et réalisme, elle chante la rue, avec sa violence et son désespoir, mais aussi l'amour et les rêves ...

Petit à petit, le slam se forge une identité dans les milieux musicaux et poétiques tout d'abord américains, puis internationaux. Reconnu en tant qu'art oral, cet art de représentation exprime toute sa force dans l'instant de la déclamation. Il est musique grâce aux rythmes, sonorités et intonations des poètes, lorsque les mots sont vivants en dehors de toute signification, lorsque les impressions et sensations que crée le poète deviennent messages à part entière, lorsque la violence, la rébellion, l'amour et l'injustice

se transmettent dans un flot vivant de paroles souvent charismatiques.

Le slam est aussi poésie grâce aux images dont regorgent les chansons, cette poésie la moins académique qui soit. Enfin reconnu, ses influences deviennent plus variées que jamais : les artistes s'inspirent de rythmes hip hop, flamenco, de blues pour les mélodies ; ils décrivent la réalité de la rue, tout ce qui les frappe dans un vaste mouvement contestataire et s'attaquent à des sujets toujours plus variés (violence, meurtres, sexualité, scandales, racisme, plagiat...).

Le slam, un outil pédagogique

Depuis 2005, le Slam a investi les établissements scolaires, institutionnels et culturels français. Des médiathèques aux IUFM en passant par les bibliothèques, les théâtres, les établissements scolaires et les centres pénitentiaires, on semble le trouver partout. La Direction des Affaires Culturelles de la Mairie de Paris a d'ailleurs favorisé en 2006 les projets de Slam Productions, notamment de nombreux ateliers de slam et d'écriture en milieu scolaire, au titre de « la culture, de la politique en faveur de l'égalité femmes / hommes et de la politique en faveur de la jeunesse ».

Si on se fonde sur les déclarations de la Fédération Française de Slam Poésie, le slam est un « outil de démocratisation et un art de la performance poétique [...] un lien entre écriture et performance, encourageant les poètes à se focaliser sur ce qu'ils disent et comment ils le disent ». Démuni de musique, cet art oratoire et accoustique, où la parole mise à nu fait face à l'auditoire, les exploitations des sonorités et le pouvoir des mots sont à l'honneur. Seul le compte le texte, qu'il soit lu, scandé, crié, pleuré, improvisé, récité. De quoi séduire, bien entendu, plus d'un enseignant de français en quête d'un moyen de motiver ses étudiants pour améliorer son langage.

Facile d'accès, peu contraignant, le slam invite les étudiants à surmonter leur inhibition face à l'écriture - en production et en réception - et permet un formidable travail

de l'oral : « Le slam c'est avant tout une bouche qui donne et des oreilles qui prennent. C'est le moyen le plus facile de partager un texte, donc de partager des émotions et l'envie de jouer avec des mots » précise le slameur Grand Corps Malade dans son dernier album *Midi 20*. En considérant le slam comme une forme contemporaine et « urbaine » d'expression, l'écriture devient aussi le pouvoir de dire.

Dans une optique tout d'abord bien pragmatique, on utilise le slam pour apprendre la prononciation de ces sons du français, si vocaux et si étranges... cette intrusion dans ce monde poétique sonore montre à quel point bien articuler est primordial pour se faire comprendre. Dans ces textes d'artistes des banlieues d'aujourd'hui exprimant leur mal-être à coup de mots, l'étude des registres de langue prend tout son sens, la visée argumentative demeure, la force de la mise en forme du langage reste omniprésente, et le travail d'enseignant s'en trouve grandement facilité : on a moins de récriminations lorsqu'on distribue un texte de Nada, « le griot trash de la punkitude », que *Melancholia* de Victor Hugo ! Alors que chacun dénonce les travers de la société civile dans laquelle ils évoluent... Sans aller jusqu'à l'étude de la poésie engagée, il est aisé de prendre la chanson comme support d'apprentissage de la langue dans son aspect socio-culturel.

Face à la démobilité et à la déresponsabilisation citoyenne d'une partie de la jeunesse, notamment dans les « quartiers », donner ses lettres de noblesse au slam permet d'amener à une réflexion sur la citoyenneté par le biais de la pratique artistique. Prendre en compte la différence conduit peu à peu à la tolérance.

De plus, et c'est là le point le plus positif, l'introduction du slam dans nos cours donne confiance aux étudiants dans leur capacités à parler, que l'on accompagne pour améliorer. En conclusion, poésie, slam, enseignement, même combat !

Marie-Noelle CAMPANA

Notes

D'autres scènes slam sont également nées entre 2000 et 2003 : Shakia Mouni, l'homme qui tague "Amour" dans toutes les rues de Paris, présente des scènes nomades dans la capitale.

Le Collectif 129H est le premier collectif de slameurs français. Pressés par l'« urgence de dire », ils présentent ensemble des slam sessions, se produisent dans toute la France sous la forme de performances, de spectacles et de concerts, animent des ateliers d'écriture slam, promeuvent le « slam sauvage », exportent le slam en Afrique et fabriquent des chansons au 129H Studio. C'est aujourd'hui en France une référence incontournable en matière de transmission de la discipline slam.

Si vous désirez inscrire une équipe pour l'édition 2009 du G.S.N, il suffit de vous rendre au Cabaret Culture Rapide (103 rue Julien Lacroix 75020 Paris M°Belleville) le samedi 31 janvier 2009 de 10h00 à 18h00: réunion des Slammasters.

Sites

[www. Slampapi.com](http://www.slampapi.com), le site de Marc Smith, fondateur du mouvement Slam.

<http://new.planeteslam.com/SOMMAIRE/Slam51.htm>

<http://www.universlam.com>

<http://www.latributduverbe.com/>

<http://mots-paumes.blogspot.com/>

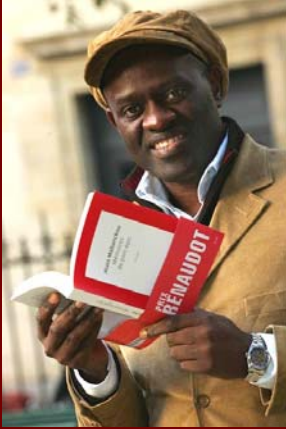
<http://www.polysemiques.com>

Exemples d'ateliers d'écriture Slam, gratuits, organisés par la bibliothèque municipale (sans jugement de valeur !)

<http://www.ville-saint-germain-les-arpajon.fr/Ateliers-...>

Exemple d'ateliers d'écriture Slam, organisés par un théâtre à Marseille

<http://www.dinoutoo.com/marseille/agenda-expositio...>



Alain Mabanckou

*tenter de faire
parler le
tueur, serrer
au plus près
l'inconcevable
et
l'innommable
mêmes.*

Légende
accompagnant l'il-
lustration.

**Uzodinma Iweala, *Bêtes sans patrie*,
roman traduit de l'américain
par Alain Mabanckou,
Paris, Éditions de l'Olivier, 2008**

Le roman est quand même une forme étrange, quoique cette étrangeté ne nous frappe plus avec autant de force qu'autrefois : ceux qui majoritairement le consomment habitent sans doute la part la mieux lotie de la planète, part qui chaque jour se déclare un peu plus repliée sur son aire, reléguant les autres, en général les pauvres, à distance, dressant des murs qu'elle souhaiterait infranchissables. Et pourtant, le roman vient installer l'étrangeté au milieu de la forteresse, rappelant que les véritables frontières sont d'abord celles de l'intériorité. La mauvaise conscience vient comme un bélier frapper ces remparts dérisoires. C'est sans doute dans cet espace improbable qu'a surgi le roman écrit par le jeune Uzodinma Iweala, après qu'il eut lu dans un magazine un article consacré aux enfants soldats entraînés dans les combats, là-bas, en Afrique, alors que lui-même poursuivait ses études aux États Unis. Il leur consacra une thèse, à Harvard, puis ce roman, *Bêtes sans patrie*, qui connaît un succès notable. Alain Mabanckou l'a traduit, conservant à ce texte sa puissance d'évocation, et restituant sa violence parfois insoutenable. On sait que le sujet a déjà été exigeant : Ahmadou Kourouma, Emmanuel Dongala, Tierno Monenembo, par exemple, se sont attelés à cette tâche paradoxale de tenter de faire parler le tueur, serrer au plus près l'inconcevable et l'innommable mêmes. On sait que la littérature trouve

ainsi son essor, les romans du bonheur étant considérés comme d'un intérêt plutôt mineur. Le roman se complait dans les logiques déraisonnables que font jongler le mal, et le lecteur s'en repaît. Comme il se satisfait, généralement, des hommages que le vice rend à la vertu.

Mais, on le sait, même inscrit dans un circuit économique de la consommation de masse, le roman lui échappe, en biaisant avec cette jouissance à la fois programmée et déconstruite qu'il déclenche chez son lecteur. Les fêtes sanglantes célébrées par le marquis de Sade disent malgré leur auteur cet envers des Lumières bien pensantes, et génératrices d'idéologies consensuelles. Cette littérature vaut ainsi par sa mise en perspective du retournement de la raison, barbotant dans la fange. Dans un essai remarquable paru récemment chez Jacqueline Chambon, *La Marche rouge*, Marion Sigault explore la part de l'ombre des Lumières, et particulièrement le sort infligé aux plus vulnérables de la société d'ancien régime, les enfants des pauvres. Ce n'est pas tant la question morale – quelle valeur aurait le sursaut éthique, si longtemps après, sinon une bonne conscience à bien peu de frais, ou bien une suspecte apologie de l'ordre moral ? – mais les traces de projets de société de ce qui n'était pas encore l'économie libérale qui retiennent particulièrement l'attention. Dé-



Uzodinma Iweala

tacher l'enfant de ses proches, le violer, le détruire psychiquement, puis en faire un soldat, qui méprise sa propre vie, tel est bien un des aspects de cette brutalité qui culmine dans les guerres coloniales de la fin du 19^{ème} siècle, puis dans les conflits qui jalonnent épouvantablement le 20^{ème}. Dans *Soldats perdus*, paru en 2006 chez Bayard, Hélène Erlingsen avait montré combien cette réalité perdurait encore lors des guerres de "décolonisation". Uzodinma Iweala a écrit un roman qui plonge le lecteur dans cette pénombre où s'agite la Bête.

C'est le jeune Agu qui parle. Il a entre 9 et 12 ans, sans doute. Il a été capturé par un enfant muet, qui ne s'exprime que par des sifflements, Strika. Il a vu son père mitraillé. Sa mère et sa sœur ont été emportées dans des camions de l'ONU. Il souhaite sans cesse être un des préférés du Commandant, sauf quand ce dernier le viole. Il parle, il raconte, en douze séquence, les souvenirs d'avant, la vie dans le camp, les mythes fondateurs, ceux de son village, celui que tente d'imposer le Commandant, son premier meurtre, les autres, les viols, la boucherie quotidienne dans ce pays qui n'est lui-même plus "qu'un morceau de viande qu'ils peuvent découper avec un couteau". Iweala avait choisi d'adapter dans les mots d'Agu un pidgin mêlé de parlars nigériens, et le résultat était un "rotten english". Alain Mabanckou a adapté le texte dans une langue qui mime l'imperfection, mais qui dit surtout la force du retrait dans l'inhumain : "Mon ventre ça commence à se serrer de plus en plus à cause que je suis couché là et je me dis dans moi-même je veux pas voir toutes ces tueries, mais je sais aussi que je peux pas laisser mon père tout seul et m'enfuir sinon les hommes aux village ils vont me moquer". Les défaillances à la norme courante qui balisent le texte, lui confèrent un rythme lancinant : "un tout petit minimum d'homme", "tuer sans pauser", "Lietnant", "minitaire", "grade à vous", "un dur en cuir"... confirment l'inquiétude du lecteur. Le mot précis manque souvent, mais Agu

ajuste celui qui sonne vrai : "J'aimais beaucoup l'école, je pensais dans moi-même que je vais toujours y aller jusqu'à quand la guerre a foiré les choses". Le vocabulaire subit la même mise en pièce que les êtres et les paysages, et dans ces pataquès enfantins, le traducteur fait entendre le lapsus généralisé de cette histoire, son horreur indicible, proprement. "Je prie vers Dieu, supplie Agu, alors qu'il est drogué et se dirige vers un meurtre superlatif, mais les mots, ils vont vers le Diable". La parole d'Agu prend à chaque avancée de la phrase l'allure d'une tentative désespérée de se démarquer de ce qui est et de ce qu'il devient, en faisant entendre sa voix à la fois nuancée et fragile, mais qui n'occulte pas l'insoutenable réalité de l'action, jusque dans les hurlements. Il s'arrête aussi sur le spectacle du monde et de la nature, les arbres, dont il aimerait bien connaître les noms, comme sur ses propres hantises, et ses propres sensations. C'est du côté de la nourriture que les notations semblent les plus fréquentes : recherche éperdue, régime militaire, razzias, faim extrême, ponctuent l'existence, réduite au plus élémentaire, manger et déféquer. "J'ai tellement mal au ventre que ça me fait vomir et chier. J'ai tellement faim que je peux manger ma peau millimètre par millimètre si ça ne me fait pas saigner jusqu'à la mort. J'ai tellement faim que j'ai envie de mourir or si je meurs je serai mort". Certes, la guerre a bien tout foiré... La figure du Commandant, hurlante de perversité, n'est pas en reste, dans cette dévoration généralisée. Tel un démon sorti de l'envers d'un mythe fondateur, il absorbe le monde : "Quand le Commandant respire profondément il avale presque toute l'ombre de la pièce on dirait c'est de la nourriture". Ce monde que traverse Agu depuis la destruction du village et de ses relations familiales et de voisinage, tout ce qui en constituait l'humanité s'est défait. Il suinte désormais des éclaboussures des massacres et des déjections, hanté de Sorcières, de femmes meurtrières, et même la mal nommée Ville des Ressources Abondantes, il la perçoit comme lieu du néant : "on dirait



Yves Chemla

c'est la ville où habite la Mort". C'est justement depuis ce point aveugle que se déploient la plupart des mythes qui racontent une conquête initiale.

Dans un présent qui semble araser la vague du temps, l'existence se minimise dans un glissement erratique : "Le temps passe. Il ne passe pas. Le jour devient la nuit. La nuit devient le jour. (...) Il fait nuit. Il fait jour. La lumière. Le noir. Il fait trop froid. Il pleut. Y a trop de rayons de soleil. C'est trop sec. C'est trop humide". Les repères s'estompent insensiblement, jusqu'à une dernière marche, une fois la défaite consommée, le Commandant éliminé, et Strika mort d'épuisement. La puissance ne tenait qu'à la force de la parole du chef. Agu est désormais seul, comme *le* dernier enfant. Et

c'est une femme qui le prend en charge, dans un épilogue à la fois rayonnant, et réparateur mais qui résonne aussi comme la marque de l'inaccompli, et de l'impossible réparation. C'est un éclat de la réalité qui revient briller à sa conscience,

et qui refonde le récit, défaisant ce qui aurait pu devenir le mythe fondateur d'un groupe, d'une communauté, d'un État. Cette histoire que le lecteur a tenue entre ses mains, Agu est en train de la raconter, avec ce qui lui reste de mots, qui sont autant d'échardes qui incisent la peau de l'écouter. En citant nommément *Le Voyage au bout de la nuit* dès les premiers mots du texte, Alain Mabanckou signale ainsi de manière décisive la littérarité du livre.

Il ne s'agit pas ici d'un témoignage, mais bien d'une œuvre littéraire, qui répond à des codes, qu'elle déconstruit néanmoins. Elle participe de cette vaste remise en cause de l'esthétique académique, s'affranchissant de règles, en reconstruisant d'autres. Il s'agit de serrer au plus près, dans une mimesis qui ne dit pas son nom, la réalité d'une prise de parole, qui a ceci d'improbable que l'on sait par ailleurs qu'elle peine à se défaire des

stéréotypes. Le témoignage d'enfants soldats, par exemple celui de Yussef Bazzi, *Yasser Arafat m'a regardé et m'a souri. Journal d'un combattant*, (traduit de l'arabe (Liban) par Mathias Énard, Paris, Verticales phase deux, 2007) a ceci d'insupportable qu'il est plongé dans le cliché, et dans une langue qui paraît contrefaite, et dans ce témoignage-ci, particulièrement, qu'il n'a pas un mot pour les victimes, abattues froidement, presque par jeu. Le récit lui-même devient procédé de mise en scène auto justificatrice. Iweala se détourne à la fois de cette littérature trompeuse, comme du fade souci de traduction propre à assouvir les désirs de consommation littéraire. Dans cet écart, c'est bien la charge humaniste qui se déplie, même si ce dernier mot paraît bien désuet, et peu à même,

me, dans ces temps si terribles pour les plus pauvres et les plus vulnérables, de dire l'essentiel de ce qu'il faudrait se décider à espérer. Richard Morgiève, dans *Legarçon*, paru en 1997 chez Calmann-Lévy, avait approché de très près, lui aussi, le dire de cette vulnérabilité.



Dans ce siècle où l'apologie de la violence et de la cruauté est imposée par tant de réalités guerrières mais aussi sur tant de supports, affiches couvrant les murs des villes, cinéma, télévision, littérature, aussi, le roman d'Iweala et la traduction si juste qu'en donne Alain Mabanckou, raconte en creux le revers inhumain que toute littérature policée fait mine de ne pas pouvoir prendre en charge. En donnant à entendre aussi distinctement la parole de cet enfant de fiction, ils nous rappellent surtout combien la littérature demeure une entreprise nécessaire et risquée : celle du déplacement des évidences. Si elle ne s'empare pas de ce projet, alors elle court le risque de succomber à une tentation factice, celle du fétichisme.

Yves Chemla



Arnaud Jerome

*Enseigne
l'Anglais en
GEA
...
Et ailleurs*

George Orwell

Orwell contre l'intelligentsia révolutionnaire

L'enseignement de l'anglais au Chili durant le régime du Général Pinochet comprenait un passage obligé : l'étude de *La Ferme des Animaux* de George Orwell, oeuvre la plus connue de l'auteur avec *1984*. Cette démarche avait bien sûr un seul but : endoctriner les étudiants chiliens en leur faisant ingurgiter ce que les autorités pensaient être de l'anticommunisme primaire.

Les étudiants, eux, riaient sous cape, voyant bien que le chef des cochons de la ferme de la célèbre fable ... c'était Pinochet.

Dans le même ordre d'idée, des patriotes anglais xénophobes et conservateurs pourraient aujourd'hui utiliser Orwell avec le même « bonheur ». Face à une Europe déchirée par le totalitarisme, Orwell n'était-il pas dans les années 1940-1945 le chantre inlassable de la défense de la douce patrie anglaise, et la nécessité de soutenir Churchill et son gouvernement ? Orwell accepte même de travailler pour le plus célèbre organe de propagande anglaise, la BBC, de 1941 à 1943.

Ne délaisse-t-il pas la cause de l'homme de la rue - qu'il a passionné-

ment défendue dans les années 1930 - en soutenant un vieux système anglais affaibli par la guerre, alors que certains tentent d'enflammer le pays et rêvent d'une révolution socialiste made in England ?

Orwell anarchiste conservateur

George Orwell se définit d'ailleurs lui-même assez tôt comme une drôle de bête politique : par boutade et en



référence à Swift, il se proclame « anarchiste tory », c'est-à-dire un anarchiste conservateur - un oxymore sur pattes, un inclassable.

Des anarchistes il a une méfiance viscérale envers toute autorité, système, orthodoxie.

Des Tories, il a le sens des traditions et du passé, dont on ne peut faire table rase et créer un Homme Nouveau, coupé de ce qui constituait le socle de son existence jusque là.

Les intellectuels communistes sont pour cette raison, à maintes reprises et de plus en plus souvent au cours des années 1940, les victimes de ses attaques.

On peut tout de même se poser la question de la virulence extrême de ces attaques - d'où vient la ténacité si particulière de George Orwell à s'opposer à ces intellectuels?

L'expérience espagnole

Lui, le socialiste qui quitte définitivement son milieu d'origine, la « lower middle class » (l'expression est de lui, pour désigner la frange désargentée de la haute couche des classes moyennes) pour se faire le porte-parole des plus démunis (lire *Down and Out in Paris and London* / Dans la déche à Paris et à Londres et *The Road to Wigan Pier* / Le Quai de Wigan), combat en Espagne en 1937 dans les milices du POUM (Parti Ouvrier d'Unification Marxiste, ou, en espagnol Partido Obrero de Unificación Marxista), petit parti marxiste anti-stalinien proche de la mouvance anarchiste. En permission à Barcelone, il est témoin de l'élimination de ces marxistes anti-staliniens par les communistes espagnols (lire *Homage to Catalonia* / Hommage à la Catalogne). La presse socialiste anglaise ne dit pas un mot et laisse faire ; attaquer les communistes ne semble pas être la chose la plus avisée quand on veut défaire les Franquistes.

Pour Orwell, cette expérience espagnole est indélébile et va informer le reste de son oeuvre romanesque et journalistique. Dans ses essais (lire les quatre tomes des *Essais*, *Articles*, *Lettres*, Editions Ivrea / *Encyclopédie des nuisances*, 1997), il fustige dans les années 1940 une élite capable de justifier n'importe quelle purge et n'importe quelle dictature au nom du Progrès.

Des élites qui ont perdu le sens de l'humain

Nous parvenons ici à un des leitmotifs de l'œu-

vre d'Orwell, la nécessité de préserver en l'homme ce qu'il y a d'humain, c'est-à-dire le sens de la décence. L'expression constamment utilisée par Orwell en anglais est

celle de « common decency », que l'on pourrait rendre comme le sens de ce qui se fait et ce qui ne se fait pas.

Par exemple - et l'exemple est devenu célèbre - Orwell raconte qu'un jour de 1937 en Espagne, sur le front, il aperçoit un soldat franquiste en train de courir, le tient en joue, et s'apprête à tirer lorsque soudain le soldat commence à perdre son pantalon, qu'il tente tant bien que mal de retenir en continuant sa course. Orwell déclare qu'il n'a pas pu tirer sur ce sol-

dat, pourtant l'ennemi qu'il est venu combattre en Espagne. Un soldat qui court en tenant son pantalon n'est plus une machine de guerre fasciste, il devient un être humain qu'il est beaucoup plus difficile d'abattre.

Comme le fait remarquer Bruce Bégout dans son bel opus *De la décence ordinaire* (Editeur : Allia), Orwell attribue d'abord cette décence commune au seul prolétariat, ce que l'on retrouvera dans 1984, où les prolétaires, considérés comme du bétail humain par le Parti unique d'Océania, sont les seuls détenteurs d'un sens de l'humain et de l'inhumain.

Au fur et à mesure des années, et avec le développement des régimes totalitaires en Europe, Orwell finit par attribuer cette décence commune au peuple anglais lui-même, dont la décence fondamentale s'exprime par exemple par le fait que le peuple anglais est viscéralement méfiant face aux systèmes de pensée, préférant le sens commun aux constructions intellectuelles ; il a le goût des mots concrets (d'origine saxonne) face aux abstractions des mots venant du latin ; il est proche de la na-



ture, ce qui lui confère un solide sens des réalités. Pour Orwell, le peuple anglais se révèle beaucoup moins susceptible que d'autres de succomber aux sirènes du totalitarisme parce qu'il est trop ancré dans le quotidien, avec ses liens amicaux et familiaux étroits, son respect des traditions, son manque d'imagination peut-être.

Défendre l' « Old England » ou la Révolution ?

Quand sonne l'heure du combat face aux totalitarismes à la fin des années 1930 Orwell, le socialiste proche de l'Independent Labour Party (à gauche des Travaillistes), fait passer la défense de cette Angleterre symbole de la « common decency » devant la possibilité d'un sursaut révolutionnaire qui profiterait de la guerre pour mettre à bas un système profondément inégalitaire. Malgré tous les maux de la vieille Angleterre, maux qu'il combat sans relâche avec sa plume, Orwell estime qu'il est plus important de préserver certaines traditions et institutions, avec leurs faiblesses, et de se battre pour une vie décente à l'intérieur de ces traditions et institutions, plutôt que du passé faire table rase.

Certains intellectuels de gauche anglais n'ont

jamais pardonné à Orwell d'avoir fait passer la défense de la patrie avant la révolution – voir par exemple le « scoop » du journal « The Guardian » qui en juillet 1996 réglait des comptes avec Orwell en le déclarant grand délateur anti-communiste, balanceur de noms auprès du gouvernement. Pour en savoir plus, lire George Orwell devant ses calomnieurs, Editions Ivrea / Encyclopédie des nuisances, 1997.

« Freedom is the right to tell people what they do not want to hear. » ou « La liberté, c'est avoir le droit de dire aux gens ce qu'ils ne veulent pas entendre. »

Avec une telle maxime pour guide dans son œuvre d'écrivain/journaliste engagé, on comprend bien qu'Orwell se soit fait beaucoup d'ennemis, surtout dans son propre camp, et que son irréductible dualité – un socialiste pourfendeur de toute orthodoxie et ligne de partie, un gardien des traditions écrivant sans relâche pour combattre un système anglais profondément inégalitaire – ait hérissé le poil d'animaux de tous bords.

A JEROME

Orwell durant la guerre d'Espagne (Mars 38)

